

« Le dormeur du val » de Rimbaud

Prosodie

Ce poème est un poème à forme fixe traditionnel appelé **sonnet**. Il est donc composé de deux quatrains et de deux tercets ou d'un sizain ou sixain. Le mètre choisi est l'**alexandrin**. Une diérèse : « sou/riant » (v.9). **Les rimes** sont croisées dans les quatrains, suivies puis embrassées dans le sixain, selon la disposition du poète de la Renaissance, Clément Marot. Rien de très révolutionnaire dans ces choix, si ce n'est que le sonnet était quelque délaissé depuis le XVIII^e s. et était redevenu populaire avec les parnassiens. Les symbolistes comme Baudelaire l'affectionnent.

Le rythme est le suivant : v.1 : 3/3/2/4 ; v.2 : 3/3/2/4 ; v.3 : 2/4/4/2 (symétrie en miroir) ; v.4 : 1/5/2/4 (rythme lent puis accélération) ; v.5 : 4/4/4 (trimètre inventé par Victor Hugo) ; v.6 : 3/3/3/3 (tétramètre parfaitement régulier, dans le goût classique) ; v.7 : 1/5/2/4 -comme au vers 4) ; v.8 : 1/5/4/2 (lent, rapide, lent) ; v.9 : 2/4/2/4 (symétrie) ; v.10 : 3/5/4 ; v.11 : 2/4/3/3 ; v.12 : 3/3/3/3 (tétramètre régulier) ; v.13 : 2/4/2/4 (symétrie) ; v.14 : 2/5/5 (trimètre ; lent puis très rapide). Ces rythmes ne sont pas du tout dans le goût de celui utilisé pour l'alexandrin à l'époque classique (2/2//2/2) mais sont beaucoup plus variés à la manière de Hugo.

Rimbaud innove en multipliant **les enjambements** (vers 2, 8), **enjambements-rejets** (vers 3, 4, 7) et **enjambements contre-rejets** (9).

Mouvement du texte :

Tout bon sonnet est constitué comme une énigme qui mène habilement vers la chute ou pointe, présente au dernier vers, le vers 14. Ici, Rimbaud s'inscrit parfaitement dans cette tradition. Au fur et à mesure des ambiguïtés se glissent dans le poème et annoncent la fin du poème, qui d'ailleurs reste encore un peu ambiguë.

Vers 1 à 4 (premier quatrain) : promenade bucolique dans un frais vallon où coule une rivière

Vers 5 à 10 (deuxième quatrain et partie du premier tercet) : dissonance avec la présence d'un soldat. Néanmoins il est au diapason de la quiétude du lieu car il est décrit comme faisant une sieste. Les ambiguïtés, absentes du premier quatrain, se multiplient.

Vers 11 à 14 (fin premier tercet et second tercet) : l'apostrophe à la nature alerte le lecteur distrait sur les ambiguïtés tragiques de la description. Ce sommeil n'est-il pas celui de la mort ?

Problématiques possibles :

1. Tragédie ou jeu littéraire ? / Ce poème est-il avant tout un jeu poétique ?
2. Le soldat est-il à l'unisson du cadre bucolique ?

Commentaire linéaire

Vers 1 à 4 (premier quatrain) : promenade bucolique dans un frais vallon où coule une rivière

Le poème commence apparemment sans ambiguïtés qui annonceraient la chute tragique, comme si la poète nous décrivait sa promenade banale dans un joli lieu des Ardennes, un lieu qu'il connaît bien et qu'il nous désigne par le **pronom démonstratif initial** « c[e] », avant de nous le mettre sous les yeux par la force de l'évocation. C'est donc une sorte d'**hypotypose**. Notons d'ailleurs que le temps utilisé est le **présent de l'indicatif** qui actualise le propos, comme si nous assistions à la scène. Néanmoins, l'**assonance** « ou » a déjà deux occurrences dans ce vers qui en compte onze. La première occurrence se trouve dans le mot « trou » qui sera repris comme **en écho** à au tout dernier vers. Le premier « trou » est rassurant, le dernier est

tragique. Ainsi, sans que nous le sachions, le poète préparait dès le premier vers **la chute du sonnet**. A mi-chemin, dans le second mouvement, au vers 5, **l'assonance** portera sur le groupe nominal « bouche ouverte où elle est **redoublée** » comme pour nous alerter sur une possible ambiguïté tragique.

Le lieu décrit est charmant : c'est un torrent de montagne pittoresque et plein de vie. L'auteur multiplie en effet **les personnifications** (la rivière, la montagne, le val) afin d'accroître cette impression de vie : « chante » (v.1), « accrochant », « follement », « haillons », « fière ». La nature dans son ensemble devient **une allégorie**, comme nous le confirmera **l'apostrophe** du vers 11, allégorie très traditionnelle, remontant à la mythologie et fort appréciée à la Renaissance, à l'époque classique et encore sous le romantisme. A la fin du poème, cette vie et cette gaieté nous paraîtront peut-être **ironiques**, comme si la nature était indifférente au sort du soldat, contrairement au thème de la nature empathique et maternelle des romantiques, mais nous nuancerons cette approche.

Examinons plus avant quels sont les différents caractères de ce lieu charmant : la sécurité, la vie, la gaieté, la beauté. Ce lieu, en effet, est rassurant, presque maternel : « c'est un trou de verdure » et « c'est un petit val ». Pour un soldat, c'est un lieu de refuge. C'est aussi un lieu plein de vie. Nous avons dit que Rimbaud **allégorisait** la nature, en lui prêtant des sentiments : la rivière est folle de joie (v.2), la montagne, elle, est « fière », c'est-à-dire superbe, orgueilleuse, le val semble, quant à lui, éclater de joie comme le suggère l'expression « mousse de rayons ». Ce lieu n'est pas mort mais est animé par le torrent qui a du courant (« accrochant follement ») et fait du bruit (« chante »). La lumière contribue aussi à donner de la vie et de la gaieté au lieu : « le soleil [...] luit » et le « petit val [...] mousse de rayons ». Audacieusement, Rimbaud met fortement en valeur le verbe « luit » par **le rejet et le rythme** très ralenti. Ce lieu, enfin, est beau : le regard du poète le métamorphose quelque peu. La rivière ne fait pas du bruit mais « chante » ; les herbes qui retiennent les gouttelettes sont **comparées** à des vêtements d'argent. Il est vrai que l'expression « haillons d'argent » est **un oxymore**, puisqu'il réunit vêtements en loque et une matière précieuse mais les haillons sont comme transfigurés. Le banal devient extraordinaire. D'ailleurs « d'argent » est mis audacieusement en **rejet**, comme pour souligner la singularité du regard poétique. Les couleurs sont somptueuses : c'est le vert de la végétation, l'or du soleil, le bleu de l'azur et l'argent de l'eau.

Bref, sauf **l'assonance** en « ou », rien n'annonce la suite **tragique**, si ce n'est par **antithèse**. De plus, dans une esthétique romantique, le cadre naturel choisi ne serait pas celui-ci mais un cadre à l'unisson avec la mort du soldat : ce serait bien plutôt un paysage automnal ou hivernal. Rimbaud choisit de rompre avec cette esthétique et de rester dans **un cadre antithétique** mais conforme à l'histoire.

On peut également ajouter que le sort du jeune homme est certes tragique mais il est lui-même à présent dans le repos éternel.

Vers 5 à 10 (deuxième quatrain et partie du premier tercet) : dissonance avec la présence d'un soldat. Néanmoins il est au diapason de la quiétude du lieu car il est décrit comme faisant une sieste. Les ambiguïtés, absentes du premier quatrain, se multiplient.

Certes le titre, « le dormeur du val », nous avait préparé à une présence humaine mais, dans ce lieu bucolique et paisible, malgré cette vie débordante de la nature, la présence de ce soldat paraît une incongruité. **Les assonances et allitérations** de cette strophe créent des **chaines sonores** entre les mots et sont porteuses de sens.

Ainsi, nous retrouvons notre **assonance** en « ou » qui lie le « trou de verdure » et le soldat « bouche ouverte », **le deuxième chaînon**. **Le troisième** sera « les trous rouges » du dernier

vers, mais nous en reparlerons. Pour l'instant, l'écho associe ce petit coin de nature et un soldat faisant la sieste bouche ouverte, dans une attitude d'abandon.

Une autre assonance, en « è » structure la strophe : elle associe le corps du jeune homme (« ouverte », « tête ») à la nature (« frais », « cresson », « herbe », « vert ») par le truchement des verbes « baignant » et « est ». De plus, pour renforcer encore les liens, le mot « ouverte » contient le mot « vert ». Les quatre mots de la nature et le verbe « baignant » sont associés à l'idée de fraîcheur. On imagine un soldat qui a marché des kilomètres sous la chaleur et qui fait une sieste dans ce frais vallon, parcouru par un torrent. D'ailleurs, le corps du dormeur est en partie dans l'eau comme le montre le verbe « baignant » qui n'est pas ici **métaphorique** car le cresson bleu ou cresson de cheval est une plante aquatique à fleurs bleues (une couleur froide). De plus, ses pieds sont aussi immergés car les glaïeuls sont ici des iris d'eau. Cette idée de fraîcheur se poursuivra en s'inversant dans la fin du poème où ce n'est plus la nature qui sera fraîche mais le corps du soldat.

Une allitération, particulièrement frappante dans le vers 8 (cinq occurrences), est l'allitération en « l », qui peut être associée à la précédente car la lettre « l » est une liquide. Le verbe « pleut » apparaît d'ailleurs à la fin de ce vers. Elle poursuit l'idée d'humidité et aboutit même à une antithèse avec « la lumière pleut », qui associe deux éléments contraires, comme si la lumière elle-même était devenue liquide.

Ces assonances et allitérations feraient donc de ce lieu un lieu idyllique, un petit paradis où il ferait bon faire la sieste.

Une métaphore rassurante parcourt également ce passage : le soldat n'est en rien menaçant car il est comparé à un petit enfant, presque à un nourrisson dans son berceau (« son lit vert », v.8). Il est « jeune » (v.5), « il dort » (v.7 et 9), « fait un somme » (v.10), il est tout souriant comme un enfant qui sourit dans ses rêves (v.9 et 10 ; notez la diérèse qui met en valeur le premier verbe et le rejet qui met en valeur le second). Au vers 9 et 10, Rimbaud rend **la comparaison** explicite grâce au mot outil « comme » qu'il met en valeur d'une manière très peu traditionnelle par sa place étrange **en fin de vers et par l'enjambement**. **L'image** attendrissante se poursuivra au vers 11.

Malgré tous ces aspects rassurants, des ambiguïtés commencent à semer le doute dans l'esprit du lecteur. L'identité même du dormeur fait surgir l'idée de guerre et de mort : c'est un « soldat ». De plus, nous sommes en période de conflit : **la mention de la date** « octobre 1870 » n'est pas innocente. **L'assonance** en « ou », pour l'instant rassurante, sera reprise au dernier vers, nous forçant à relire ce passage et même le premier vers. Rimbaud amenait en effet dès le premier vers à **la chute tragique du sonnet** : le trou de verdure ne sera-t-il pas finalement le trou où l'on jette un cadavre ? La bouche ouverte, béante, évoque le dernier soupir et prépare à la contemplation des plaies qui ont entraîné la mort. Le fait également que le jeune homme soit insensible à l'eau et aux rayons du soleil est intrigante : certes, faire une sieste au bord d'un cours d'eau est fréquent mais faire la sieste à moitié immergé dans l'eau et la tête découverte (« tête nue », v.5) l'est beaucoup moins. A noter que le poète joue sur **l'association sonore des mots** « nue », « nuque » et « nue » qui peut déjà évoquer la nudité du cadavre. Rimbaud nous alerte également par l'utilisation insistante du verbe « dort », **euphémisme traditionnel** pour « est mort » : il le place en rejet, juste devant une virgule qui ralentit le rythme, au vers 7, puis le **répète** au vers 9.

Enfin, les **deux adjectifs** « pâle » (en **rejet**) et « malade » sont clairement plus inquiétants. D'ailleurs, pourquoi serait-il pâle alors qu'il semble faire chaud car il est « tête nue » et « la lumière pleut ». Pour ceux qui connaissent **l'étymologie**, le mot « glaïeuls » n'a pas été choisi au hasard car il vient du latin « gladiolus » qui signifie « petit glaive ». Les feuilles de cette plante sont en effet en forme de glaive (**métaphore**). C'est évidemment un clin d'œil à la signification tragique de ce sonnet.

En somme, ce mouvement est déjà plein d'ambiguïtés malgré le décor bucolique.

Vers 11 à 14 (fin premier tercet et second tercet) : l'apostrophe à la nature alerte le lecteur distrait sur les ambiguïtés tragiques de la description. Ce sommeil n'est-il pas celui de la mort ?

Ce mouvement est dans la suite des précédents mais il y a comme **un cran tragique** qui est franchi par le vers 11 avec **l'apostrophe (impératif présent de souhait) à la nature allégorisée** au premier quatrain. Rimbaud crée **un effet de surprise** car la nature était décrite comme fraîche, malgré les chauds rayons du soleil. Le poète, qui connaît **le fin mot de l'énigme**, appelle la nature à jouer le rôle d'une maman ou d'une nourrice. **La métaphore** avait été préparée par la comparaison du jeune soldat à un enfant malade. Si l'on faisait un jeu de mot, il est certain que ce vers 11 jette comme « un froid » ! C'est d'ailleurs **l'allitération** en « f » qui remplace celle en « è » que nous avions plus haut. Ce n'est plus d'agréable fraîcheur qu'il s'agit mais du froid de la mort. La première occurrence de cette **allitération** (« il a froid ») est **sémantiquement** liée à la quatrième qui se trouve dans « frissonner ». **Paradoxalement**, il a froid mais ne frissonne pas car il est devenu insensible. Le poète joue avec nous car, en rigueur de terme, il ne peut pas dire « il a froid » alors qu'il est mort (il devrait dire « il est froid »), mais il n'est pas encore temps de donner **la chute**. Evidemment, le verbe « frissonner » est ambigu car il est **au sens premier** lié à l'idée de « froid » mais il a le sens, par extension, de « trembler légèrement » sous l'effet d'une émotion ou d'une sensation. Bref, les deux vers se contredisent : au vers 11, il est doué de sensibilité alors qu'au vers suivant il est devenu insensible.

Rimbaud, comme si nous n'avions pas compris, **répète une deuxième fois le verbe euphémique** « dort » et le met de plus **en rejet**. Le vers 13 et le début du vers 14 (rejet) est destiné, malgré les ambiguïtés, à nous rassurer une dernière fois avant de lâcher **la pointe**. La posture du soldat n'a rien d'extraordinaire pour un dormeur mais elle prendra tout son sens au vers d'après. Sa main tentait d'arrêter l'hémorragie. **L'adjectif** « tranquille » est plus rassurant que le verbe « dort » qui est **un euphémisme classique** pour évoquer la mort. C'est un adjectif qui est rarement appliqué aux morts. En plaçant cet adjectif en rejet, il crée **une distorsion grammaticale** parce qu'à l'oral, il devient **une apposition** rassurante (il dort, tranquille) alors qu'il est épithète de « poitrine » ce qui est moins rassurant : son cœur a cessé de battre. On a l'impression que Rimbaud attend vraiment le dernier instant pour nous donner la solution et même peine à la donner car la chute de ne trompe personne mais n'est **pas cependant tout à fait explicite**. Quels sont ces « deux trous rouges au côté droit » ? **L'adjectif** « rouges » tranche tragiquement avec les couleurs de la nature que nous avons dans le reste du poème. **L'adjectif numéral** « deux » insiste sur le fait que la blessure est grave. On pourrait en effet se rassurer une dernière fois en se disant qu'il est seulement blessé mais non, il est doublement blessé et au cœur. D'ailleurs, le froid et **la négation** des vers 11 et 12 ne laissent aucun doute.

Faut-il voir dans ce sonnet une dénonciation des horreurs de la guerre ? Sans doute mais pas pour autant antimilitariste. C'est surtout un texte pathétique qui montre un jeune homme, presque un enfant, fauché si tôt, alors qu'il servait sa patrie en danger. Après avoir été antimilitariste, Rimbaud avait voulu s'engager dans la Garde nationale, après la défaite de Sedan du 1^{er} septembre 1870 mais son jeune âge l'en avait empêché. De plus, ce poème est paru dans un journal de gauche militariste puisqu'on est désormais sous l'occupation prussienne et

non plus sous le régime de Napoléon III. Ce poème renvoie-t-il à un épisode vécu par Rimbaud, qui vivait à quelques kilomètres de Sedan et sur le lieu même des affrontements, ou est-il imaginé ? Nul ne le sait.

De plus, le jeune homme n'est plus à plaindre car il est dans la béatitude. Rimmbaud en fait une figure christique (« deux trous rouges au côté droit ») ou au moins de martyr.

Ce texte est aussi un jeu littéraire facétieux auquel la forme du sonnet se prête bien. Rimbaud s'amuse à nous déroute en permanence et, à la fin, nous glisse un petit clin d'œil destiné au lecteur perspicace : en effet, les trois derniers vers forment **l'acrostiche** « LIT ». Est-ce un lit de « dormeur » ou de « mort » ? Bref, au sein même du tragique, il semblerait que l'adolescent Rimbaud ne peut pas rester sérieux.

Rapprochements : Ce poème est évidemment en mettre en relation avec le poème « Ophélie », dans le même recueil et le tableau (voir ci-dessous) qui l'a inspiré du peintre préraphaélite John Everett Millais (1851-1852). L'adverbe « follement » est peut-être un clin d'œil à la folie d'Ophélie. Quant aux glaïeuls et au cresson bleu, ils sont bien visibles au premier plan. En tous cas, Rimbaud s'est servi de la mise en scène de Millais pour une héroïne médiévale de fiction afin de camper sa scène contemporaine. C'est presque une réécriture du tableau de Millais.



La jeune martyre de Paul Delaroche, 1855

